n'avait rien de la teinte fleurie que les peintres donnent à la jeunesse. Un léger duvet d'un brun foncé ombrageait leurs lèvres et toutes ces bonnes figures respiraient la confiance et la résignation. Il était facile de voir que l'atmosphère des grandes cités n'avait pas flétri les âmes et les corps. Ils demeuraient fermes comme les chênes de leurs forêts, tout en conservant le timide étonnement de l'enfance. En bon père de famille, le colonel reçut ses nouveaux soldats ; passant de l'un à l'autre, il les interrogea sur leur pays, leur famille et leurs occupations.

Vers la gauche du premier rang, le colonel s'arrêta devant un jeune conscrit que rien ne distinguait de ses compagnons. Comme tous, il était vêtu de cette étoffe faite de la laine du troupeau et tissée à la maison. Sa main gauche soutenait, outre le bâton de coudrier, un mouchoir renfermant les bagages. Peu de chose : deux chemises de toile grise et deux mouchoirs.

Ce jeune villageois ne possédait rien de plus sur la terre.

Il était haut de taille, mais peu gracieux. Lorsque ce jeune homme eut ôté son chapeau, le colonel vit une tête qui n'eût pas attiré les regards d'un artiste, mais dont un chef militaire devait comprendre la valeur. C'était un visage carré, aux petits yeux perçants, aux lèvres développées, au menton saillant, le tout surmonté d'un front bien éclairé. Le colonel vit d'un coup d'œil qu'il aurait un soldat honnête et ferme.

Aux questions qui lui furent adressées par son chef, le villageois répondit avec un accent corrompu par le patois de l'Auvergne, qu'il se nommait François Clément, dit *Clémentou*, laboureur de son état. Son instruction se bornait, dit-il, à la lecture de l'imprimé ; en outre, il savait signer son nom, mais ignorait les chiffres. Clément avait père et mère, pauvres cultivateurs vivant au jour le jour à la sueur de leur front. Le pain manquait souvent dans la huche et le bois dans l'âtre au plus fort de l'hiver.

Après sa revue, le colonel se retira, non sans adresser des paroles d'encouragement aux nouveaux venus.

Le lendemain, ils endossèrent l'uniforme et le perruquier fit ample moisson sur leurs têtes. La connaissance avec le cheval ne tarda guère. Les épreuves durèrent longtemps. Il fallut passer par tous les degrés de l'instruction de cavalier, entretenir le harnachement, les armes et les effets, se familiariser avec la discipline, bonne personne au demeurant.

Pendant cette rude initiation, Clément ne subit pas une seule punition, et sa première année de service s'écoula tranquillement.

Le colonel apprit un jour, par hasard, que le dragon Clément avait une réputation de sainteté. Il remplissait, en effet, ses devoirs religieux avec un zèle et une persévérance que rien n'avait affaibli. Ni les sourires moqueurs de quelques mauvais camarades, ni les exigences du service ne pouvaient détourner Clément de sa voie. Jamais il ne manquait aux offices de l'Eglise, allait publiquement chez son confesseur et communiait, comme avait fait La Hire et Bayard.